

L'origine du mal

Jean-Marie Frey

[...] Dans la société, l'homme découvre le mal¹. À cet égard, l'inégalité est déterminante. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile, écrit Rousseau. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. » (*Discours sur l'inégalité*, II) L'inégalité touche effectivement au mal. N'est-elle pas un effet de notre *imperfection* ? Le corps qui nous destine au trépas est en même temps notre ancrage dans la réalité sociale. Sans lui, nous ne connaîtrions pas la relation à autrui. La disparité des conditions nous serait étrangère. En outre, l'inégalité est une source de *souffrance* pour ceux qui manquent de tout. Et puis elle n'est pas sans lien avec *l'immoralité*. Les maîtres ne sont pas des modèles de vertu. De leur côté, les esclaves ne le sont pas davantage. La servitude n'engendre aucune moralité ! Celui qui pâtit d'une faute est prompt à la commettre lorsqu'il est en situation de le faire. N'a-t-on jamais vu des personnes délivrées de l'asservissement devenir tyranniques et sanguinaires ? Les expériences révolutionnaires n'ont-elles pas révélé maintes fois la propension des opprimés à la violence ? Toutefois, on se méprendrait si l'on se persuadait que l'histoire du mal commence avec la possession des biens privés. « Il y a grande apparence, qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient, écrit Rousseau ; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain. » (*Ibid.*) L'inégalité n'est pas la cause première du mal. Elle en est une expression. Celui qui veut connaître l'origine du mal doit être plus radical dans son enquête. Remonter plus haut. Envisager le commencement de la vie sociale.

Le mal résulte d'une mise en situation. Il n'est pas une vocation. Il est le contrecoup d'une provocation. Le fruit d'une rencontre. Le résultat d'un choc. L'effet d'une réalité singulière qui nous arrache à nous-mêmes : le regard de l'Autre. Une image figure précisément cet arrachement. Rousseau dépeint des personnes hypothétiques découvrant à peine la vie en société. « On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre, écrit-il ; le chant et la danse, vrais enfants de l'amour et du loisir, devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des hommes et des femmes oisifs et attroupés. » (*Op. cit.*) Avec l'existence sociale, la perfectibilité devient progrès de l'esprit. La pensée et la raison voient le jour. L'imagination est mise en branle. On découvre les premiers élans du cœur. Voilà qui pourrait bien ressembler à un âge heureux. Pourtant, le ver est dans le fruit ! « Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même, et l'estime publique eut un prix. Celui qui chantait ou dansait le mieux, le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré, et ce fut là le premier pas vers l'inégalité,

¹ Ce texte reprend quelques éléments de la conférence que j'ai donnée à Angers, le 24 mars 2011 au Lycée Bergson. L'intégralité de mon propos est à paraître sous le titre : *L'origine du mal* (Éd. M-Éditer : <http://m-editer.izibookstore.com/auteur/17/Jean-Marie%20FREY>)

et vers le vice en même temps : de ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité et le mépris, de l'autre, la honte et l'envie ; et la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur et à l'innocence. » (*Ibid.*) Aucune organisation sociale ne permet de faire en sorte que tous les individus chantent et dansent également bien. C'est toujours la même chose. Il y a ceux qui possèdent l'aisance et la grâce. Ces êtres captent la lumière. Ils attirent les regards. Cela fait leur fierté. Ils cèdent communément à l'orgueil. Ils couvrent volontiers les autres de leur dédain. Les autres, précisément, restent dans l'ombre. Ils ont compris que la comparaison leur est défavorable. Les plus timorés en éprouvent une gêne. Les plus vindicatifs, quant à eux, acceptent mal que leur personne ne soit pas reconnue à la hauteur où ils la placent. Leur regard est ombrageux. Ils éprouvent un vif sentiment d'injustice. Ils sont tourmentés par la jalousie. Tous ces hommes ont quelque chose en commun : ils se séparent d'avec eux-mêmes. [...]

[...] « Comparez sans préjugés l'état de l'homme civil avec celui de l'homme sauvage et recherchez, si vous le pouvez, écrit Rousseau, combien, outre sa méchanceté, ses besoins et ses misères, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur et à la mort. » (*Discours sur l'inégalité*, note 9) Certes, le mal métaphysique n'est pas une production sociale. Le caractère temporel de la personne est originel. Cette *imperfection* n'est pas née du regard de l'Autre. Cependant, pour se savoir mortel, la conscience est requise. Il faut la culture. C'est dans la société que le sépulcre devient un tourment. « La connaissance de la mort, et de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale. » (*Op. cit.*, I) N'est est-il pas de même de *la douleur* ? Assurément, si elle n'était que sensations, la chose serait entendue : elle ne résulterait en aucune façon de la présence d'autrui. Pourtant, son intensité est accrue dès lors que des représentations anxiogènes l'accompagnent. L'imagination fait mal. Elle ajoute l'angoisse à la souffrance corporelle. Or sans la présence des autres, l'individu serait seulement perfectible. Son esprit serait en friche. Ses facultés ne seraient même pas en fermentation. Il n'imaginerait rien ! Que dire enfin de l'immoralité ? En dehors de la vie sociale, l'instinct prévaudrait. La conscience morale resterait silencieuse. La notion même de *faute* serait vide de sens. [...]

Jean-Marie Frey – Angers, mai 2011